

panégyrique des braves<sup>1</sup>. « A trente et un ans de son âge (mon frère et moi) contre Sèngoun nous combattîmes; il (mon frère) montait son cheval gris pommelé Tadouk Satchourang. Ce cheval mourut là; ensuite il monta son cheval gris pommelé Ychbara-iamtar, et chargea; ce cheval mourut là; troisièmement, il monta le cheval bai brun de Ieguinsit Beg, et chargea; ce cheval mourut là... La manière dont il charge, begs turcs, vous la connaissez bien. » Les services à l'étranger ne sont pas oubliés, car ils rapportent à la nation gloire et profit : « Aux Chinois, nous avons amené de la cavalerie... l'infanterie s'est toute rendue à merci... Pour mes Turcs, pour ma nation, j'ai gagné tant de bien. »

Dans cette société de gens d'armes, il importe avant tout de maintenir la discipline et d'établir la hiérarchie. Pour le kagan, les rebelles sont surtout coupables de désertion, d'insubordination; on a vu que dans les lois des anciens Hioung Nou, c'étaient les pires des crimes, une espèce de sacrilège; le Turc du VII<sup>e</sup> et du VIII<sup>e</sup> siècle appelle la rébellion une hérésie : « le Kagan des Turkèch était de notre nation turque; à cause de son ignorance envers nous, à cause de son erreur, il a péri, tous ses begs, ses mandarins<sup>2</sup> ont péri, le peuple autour de lui a expié... Il y avait Bars Beg; à celui-là, nous avons donné le titre de kagan; nos sept peuples des Kountchaïoug nous lui avons donnés; lui-même a commis erreur; ce kagan a péri; la nation, servante et esclave elle est devenue. »

L'hérésie de l'indiscipline et de la désertion domptée, il faut aussi pourvoir à l'organisation, à l'administration des

1. Dans l'histoire légendaire de Gengiskhan écrite par Sanang-Stzène, les chevaux sont toujours nommés. Les formules du récit sont d'ailleurs identiquement les mêmes que celles de la stèle de Keul Tékiné. Les unes et les autres paraissent faites d'après une espèce de canon hiératique.

2. Le mot turc *bouïrouk* signifie : celui qui donne des ordres; c'est bien le sens du mot forgé par les Occidentaux pour désigner les fonctionnaires chinois, *mandarins*.

peuples, afin que « la terre et l'eau » ne soient pas sans gouvernement. La stèle de Keul Tékiné désigne, par leurs titres, plusieurs des vingt-huit fonctionnaires, grands et petits, dont parlent les annales chinoises qui expliquent le gouvernement des anciens Hioung Nou et des Turcs primitifs<sup>1</sup>. Un kagan lui-même n'est qu'un fonctionnaire comme les autres, qui a eu de l'avancement : « Moi, vingt-neuf ans, j'ai rempli la fonction de kagan. » Sous le kagan suprême, il y a d'autres kagans, puis des *chad*; la stèle nomme des *iabgoug-chad*, des seigneurs *chadpout*, des *idikout*, des *tékiné*, des *bouïrouk*; on retrouvera fréquemment ces trois dernières dignités, comme titres souverains de princes régnants, dans le cours de cette histoire. On y mentionne des *tarkhan*, titre qu'on donna plus tard aux gens de qualité, possesseurs de francs-alleux. Deux charges de la couronne sont indiquées, celles de *tamgatchi*, « garde des sceaux », et celle de *subachi*, « capitaine des expéditions »<sup>2</sup>. Toutes ces charges sont civiles ou militaires; nulle part, il n'est question d'une fonction sacerdotale, ni d'une cérémonie religieuse quelconque, ni d'une caste. Le peuple est partagé en deux classes : begs, « gens de qualité, barons », comme nous aurions dit au moyen âge, et *Boudoun*, « collectivité, communauté, gens du commun »; ce dernier nom implique bien la totalité de la nation, et c'est par les mots de « peuple » et de « nation » que j'ai été fréquemment obligé de le traduire. Au commencement du XVI<sup>e</sup> siècle, dans son turc djagataï, le Grand Mogol Bâber, quand il harangue son armée, observe toujours la distinction entre personnes de qualité et gens du commun, « begs et gens d'armes »<sup>3</sup>... [plutôt]

1. Voir plus haut, p. 57.

2. Ne pas confondre avec *sou-bachi*, « capitaine de l'eau ». Dans le dialecte de la stèle « eau » se dit *sub* et non *sou*. *Subachi* se décompose en *su*, radical de *sülemek*, « faire expédition », et *bachi*, de *bach*, « tête ».

3. Littéralement « garçons, jeunes gens », *ïguïte*, ou, comme écrivent les Russes, d'après la prononciation kirghize, *Djiguïte*. Les Russes nomment *Djiguïtes* les cavaliers indigènes à leur service dans l'Asie centrale.

qu'avec mauvais renom de vivre, mieux vaut avec bon renom mourir », dit-il à ses douze mille braves, au moment de les conduire à la charge contre les deux cent mille guerriers de Rana-Sanka. Dans cette société militaire, il y a une hiérarchie, mais non une noblesse de caste. De même que le roi est plus administrateur que justicier, de même que les lois sont plutôt des règlements qu'un code moral, de même les grands sont plutôt des employés supérieurs que des nobles. Même quand ils ont subi d'autres influences que la chinoise, les descendants des Hioung Nou sont restés chinoisés dans leur superstition pour le mandarinat. Parmi les peuples, les uns ont cherché un idéal aristocratique, d'autres, démocratique; les Turcs ont eu pour idéal le gouvernement bureaucratique. Dès qu'ils descendaient de cheval, c'étaient des barbares bureaucrates et paperassiers. Ces hommes d'ordre et de règlement ont tout sacrifié à leur idéal de hiérarchie, tout, jusqu'à leur liberté; pour gagner des grades et des distinctions, ils ont vendu leur corps, se sont faits esclaves. Le grand Ibn Khaldoun, avec son intuition ordinaire, a parfaitement discerné l'esclavage volontaire des Turcs :

« D'autres hommes ont pu consentir à entrer dans un état de servitude, mais cela a été avec l'espoir d'atteindre aux honneurs, aux richesses et à la puissance. Tels furent les Turcs au service des khalifes Abbacides et Fatimides de l'Orient; tels furent aussi les Galices et les Français qui prirent du service sous les gouvernements musulmans de l'Espagne. Voyant que les souverains de ces pays leur témoignaient habituellement une préférence marquée, ils ne dédaignèrent pas de s'en faire les serviteurs et les esclaves, et cela dans l'espoir d'arriver à la puissance et aux honneurs par la faveur du gouvernement <sup>1</sup>. »

1. Ibn Khaldoun, Prolégomènes, p. 309.

La généalogie légendaire des Turcs, remaniée après l'introduction de l'islamisme, remonte, suivant la coutume musulmane, à Noé. Cette première partie de la légende, recousue par les musulmans, et relativement moderne, a son importance, parce qu'elle montre le parentage que les Turcs ont voulu se donner à eux-mêmes avec d'autres nations, au moyen âge.

Japhet, à la sortie de l'arche, va s'établir sur les bords de l'*Itil* (Volga) et du *Iaik* (Oural). Il a huit fils qui sont Turk, Khazar, Sakhlab <sup>1</sup>, Rouss <sup>2</sup>, Ming <sup>3</sup>, Tchine, Kimari et Tarikh; c'est l'aîné, Turk, que Noé fait reconnaître aux sept autres pour leur chef et supérieur. En ne tenant pas compte des deux derniers noms, Kimari et Tarikh (Gomer et Taré), que les musulmans ont mis sur la liste par souvenir biblique, on s'aperçoit que les Turcs revendiquent comme membres de la famille où ils ont la suprématie, les Khazares, qui étaient des Huns, les Slaves, les Russes, les Mangoutes et les Chinois. Encore, Kimari (Gomer) désignant, dans la Bible, les peuples du Caucase, convient-il de faire entrer dans la famille les Alains et les autres nations du Terek et du Kouban. La famille légendaire des Turcs se compose exactement des peuples soumis à la confédération de nos Huns à l'Occident, des Hioung Nou chinois à l'Orient. Les Mongols ont fait entrer, de gré ou de force, les mêmes éléments dans leur confédération au XIII<sup>e</sup> siècle.

A cette ethnographie dont la base est historique et religieuse, succède une généalogie en partie mythique et en partie légendaire. Alindjé Khan, descendant de Turk à la quatrième génération, a pour fils des jumeaux dont l'aîné est *Tatar* Khan, et le cadet *Mogol* (Mongol) Khan; ce dernier laisse

1. Slave.

2. Russe.

3. Mangoute, tribu puissante qui a fait partie de la Confédération mongole.

quatre fils qui sont Kara Khan, Ouz Khan, Gouz Khan et Gour Khan. On reconnaît dans les trois derniers les éponymes des *Ouzes* ou Ghouzes, les Ogouz, avec lesquels les Byzantins et les Arabes nous ont rendus familiers, et le titre de Gour Khan, que les souverains khitaï, conquérants de la Chine, adoptèrent, quand après avoir été chassés par les Mandchous, ils s'établirent en pays oïgour et fondèrent un nouvel empire. Kara Khan a eu un fils, un enfant miraculeux, *Ogouz Khan*, « le Khan Taureau », l'emblème des Turcs, l'éponyme des *Ogouz* et du grand fleuve *Oxus*<sup>1</sup>. C'est Ogouz Khan qui donne leurs noms aux cinq nations turques (Oïgour, Kankli, Kiptchak, Kalatch et Karluk); il conquiert le monde entier, règne cent seize ans, et partage entre ses fils, avant de mourir, l'arc d'or et les trois flèches, emblèmes de la puissance.

Avec les fils d'Ogouz Khan, nous entrons en pleine mythologie. Ils s'appellent *Gun Khan* (le khan soleil), *Aï Khan* (le khan lune), *Yoldouz Khan* (le khan étoile), *Keuk Khan* (le khan bleu, c'est-à-dire le ciel), *Tag Khan* (le khan montagne, c'est-à-dire terre) et *Tenguiz Khan* (le khan mer). Le fils de ce roi océan ou mer s'appelle *Il Khan* — Roi des peuples<sup>2</sup>, — et commande aux Mongols. Ici nous sortons encore de la mythologie pour rentrer dans la tradition légendaire et historique.

*Il Khan*, « le Roi des peuples », qui commande aux Mongols, fait la guerre à *Souiounitch Kan* (le roi Heureuse-Nouvelle)<sup>3</sup>, qui commande aux Tatares; celui-ci s'allie aux Kirghiz, c'est-à-dire aux tribus marrones turques; le Roi des

1. Le *Cheïbani Nameh* (xvi<sup>e</sup> s.) donne encore à l'Amou Darya son vieux nom d'*Oxus*, « Euguz ». — Vambéry, *Die Scheibaniade*, note 31.

2. *Il Khan* est l'interprétation du xiii<sup>e</sup> siècle; le nom primitif, comme on l'a vu plus haut, doit être *Ili* ou *Ele Khan*, « Illustre Roi ».

3. C'est le même sens que *Khoch Nouvaz*, nom persan du Roi de Touran, qui combat le Roi d'Iran, dans le cycle épique des Sassanides.

peuples est vaincu dans une grande bataille, et les Mongols sont exterminés, à l'exception du plus jeune fils d'Il Khan, qui s'appelle Kian<sup>1</sup>, de Nokouz, fils du frère cadet d'Il Khan, et de deux filles. Kian, Nokouz, et leurs deux compagnes s'enfuient, traversent des montagnes prodigieuses; au fond des montagnes est un beau pays plein de rivières, de sources, de prairies, d'arbres fruitiers et de gibier. Leurs descendants se multiplient dans ce pays ignoré; au bout de quatre cents ans, ils veulent en sortir, mais ne trouvent pas de chemin. Alors, un *forgeron* découvre une *montagne de fer*<sup>2</sup> à laquelle ils mettent le feu; le fer se fond, et se creuse en sentier, par lequel les descendants de Kian et de Nokouz sortent du pays mystérieux où ils ont vécu pendant sept générations. Ce pays s'appelait *Erkené Koun*<sup>3</sup>. « Depuis cette époque, dit Aboulghazi, les Mongols ont l'habitude de fêter cet anniversaire. Le khan prend avec des tenailles un morceau de *fer* rougi au feu, et le place sur une enclume où il le bat à coups de marteau, ce que font après lui tous les Seigneurs. » Il ne faut pas oublier que le métal, Fer, est un des cinq éléments sacrés. Lorsqu'en 568, Zémarque, ambassadeur de l'empereur Justin, arrive à la frontière turque, les gardes-frontière lui présentent du fer, allument de l'encens, et le font passer au travers du feu. Le nom magyar d'Attila, « *Atzel* », comme on l'a vu plus haut, signifie « acier » et c'était la légende courante au temps de Joinville que le grand empereur des Tartares, le Tchinghiz khan des Mongols, avait été forgeron.

Le roi qui régnait sur les Mongols, lorsqu'ils sortirent de l'*Erkené Koun*, s'appelait *Burté Tchéné* « le Loup gris ». De

1. Au pluriel mongol, *Kiat*; le mot signifie « avalanche, torrent »; c'est le patronymique de la famille de Gengiskhan.

2. Voir, plus haut, la légende de la Forge de Gengiskhan, p. 2.

3. On dirait, en magyar, *öreg Hon*, « l'ancienne patrie ». En turc, *Koun* signifie séjour.

lui descend la Vierge *Alangoà*, « la Biche de lumière », qui conçoit sans père un enfant miraculeux, lequel est, à la dixième génération, l'ancêtre du Tchinghiz Khan. Les Mongols, frères des Turcs, sont donc les descendants du Loup gris, et leur famille impériale tire origine de la Vierge « Biche de lumière » qui a conçu un fils sans péché. Voilà la légende turque donnée par les Turcs et les Mongols à partir du XIII<sup>e</sup> siècle, les uns, comme musulmans, remontant jusqu'à Japhet, les autres, comme bouddhistes, intercalant dans la série une Vierge auréolée, pareille à la mère du Bouddha *Sakya Mouni*.

Voici maintenant la légende turque pure, telle que la connaissaient les Chinois au VI<sup>e</sup> siècle, avant l'islamisme, le bouddhisme, et l'empire mongol. Les ancêtres des Turcs étaient des tribus rompues appartenant à des clans divers. Leur nom de famille (éponyme) était *A-sse-na*, qui donne exactement, en orthographe chinoise, le mot mongol et turc archaïque *Tchéné* ou *Tséné*, « loup ». L'empereur (chinois) *Thaï-Wou*, de la dynastie des *Oueï* postérieurs, ayant détruit la tribu des *Tsin-ki-chi* (qui faisait partie de la Confédération des *Hioung Nou*), cinq cents familles des *A-sse-na*, « loups, » s'enfuirent, et demeurèrent de génération en génération sur les monts *Kin-Chan* (montagnes d'Or, en turc, *Altyn-tagh*), où ils travaillèrent à la fabrication d'instruments en *fer*<sup>1</sup>. Suivant certains auteurs, leurs ancêtres avaient fondé un royaume sur les bords de la mer Occidentale (Caspienne). Un roi voisin les extermina tous, à l'exception d'un jeune homme qu'on jeta dans un marais, après lui avoir coupé les pieds et les mains. Une *louve* lui apportait à manger; un jour, elle l'emmena vers l'orient de la mer Occidentale, sur une haute montagne, dans une

1. On retrouve encore ici la légende du *Fer*; on a vu plus haut, p. 2, celle de la *Forge* de Gengiskhan.

caverne, où il y avait une plaine couverte de pâturages : c'était au nord-ouest du pays des *Hauts Chariots*. La *louve* mit au monde dix fils, dont l'un s'appelait *A-sse-na*, « le loup ». Il devint roi des Turcs. Un homme nommé *A-Hien-Che* se mit à la tête de sa horde, et la fit sortir de la caverne.

On voit que la légende turco-chinoise concorde absolument avec la légende turco-mongole. Les Turcs (y compris ceux qui firent plus tard partie de la Confédération mongole) ont pour origine des clans rompus, échappés à un grand désastre qu'a subi la puissante nation des *Hioung Nou*, puis réfugiés dans les vallées de l'*Altaï*, au nord du *Tian Chan* des Chinois, du *Tengri Dagh* des Turcs, de l'*Ek-dagh* des Byzantins : *Tian*, *Tengri*, *Ek*, en chinois, en turc, en magyar et en turc archaïque, signifient également « Ciel »; ce sont nos « Montagnes Célestes ». L'*Erkené Koun* est dans le *Tian Chan Pé-lou* « la route du Nord », des Chinois. Les Turcs en sont sortis sous le règne d'un héros éponyme d'une tribu, qui s'appelait le *Loup gris*, et sous la conduite d'un homme qui était « le Forgeron » ou le chef du fer. Cet exode eut lieu vers la fin du V<sup>e</sup> siècle. Moins de cent ans après, nous voyons la nation des Turcs, devenue très puissante, en correspondance régulière avec l'empereur de Chine, et avec l'empereur romain, auquel le roi des Turcs fait tenir une lettre écrite en caractères scythiques, « γράμμα τὸ Σκυθικόν ». Ceci se passe en 568. La stèle de Keul *Tékine* est datée 733. A cette époque, la plus ancienne écriture turque connue, γράμμα σκυθικόν, était donc âgée d'au moins cent soixante ans.

Voici, maintenant, les faits réels. Au nord de la Chine, depuis un temps immémorial, vivaient des peuples nomades, que les Chinois désignaient par un nom collectif, « *Hioung Nou* », qui signifie dans leur langue « esclaves rebelles<sup>1</sup> ».

1. Comme ils appellent, aujourd'hui, les Tangoutes *Si Fan*, « Occidentaux barbares », comme ils appellent les Européens *Fan Kouei*, « Barbares roux ».

Ces peuplades avaient formé une puissante confédération dont le souverain portait le nom (orthographié à la chinoise) de *Tchen Yu* ou *Tan-Jou*, précédé du titre « Tseng-li-ko-to ». Le nom est inintelligible sous cette forme, soit parce que les Chinois l'ont trop déformé, soit parce que notre vocabulaire archaïque turc, mongol, etc., est trop incomplet pour permettre de le reconnaître<sup>1</sup>; mais le titre est pur turc : *Tengri Kout*, « Pouvoir du Ciel ». Les souverains mongols le portaient au XIII<sup>e</sup> siècle; Marco Polo le traduit par « Force du Ciel ». Le titre officiel de l'empereur des Hioung Nou était donc composé en langue turque, et investissait les souverains d'un caractère sacré.

Dès le I<sup>er</sup> siècle avant l'ère chrétienne, les Chinois, unis et prospères sous la dynastie des *Han*, avaient pris l'offensive contre les Hioung Nou. En 121 (av. J.-C.), un de leurs généraux conquérait tout le Pé-lou, jusqu'aux Marches. Trois siècles avant, le grand empereur Hoang Ti, fondateur de la dynastie des Thsin, après avoir rétabli l'unité de l'empire chinois, démembré depuis cinq cents ans et plus en une vingtaine de principautés féodales, puis finalement en sept royaumes, avait pénétré dans le pays des barbares du nord-ouest. Il avait chassé les Hioung Nou des pays que leurs descendants ont si souvent reconquis depuis, ceux qui forment la province actuelle de Chen Si, à l'intérieur de la

1. *Tchen Yu* est inintelligible, mais la traduction peut être rétablie. Les annales chinoises dites *Pien i Tien* (Extraits par Stanislas Julien, p. 6) portent à l'année 552: « Toumen (chef des *Tou-Kioue* ou Turcs) se donna le titre d'*I-li-khan*, mot qui a le même sens qu'autrefois *Chen Yu*. » *Ili*, en turc du VI<sup>e</sup> siècle, signifiait « illustre, resplendissant », ce qui justifie le sens de « face lumineuse » que les Chinois attribuent à *Chen Yu*. Le nom et titre exact du souverain ou *khan* des Hioung Nou était donc « le Resplendissant Pouvoir du Ciel ». Il se pourrait que *Tchinghiz*, dont nous avons fait Gengiskhan, soit une forme dialectale de *Tchen Yu*. On verra, plus loin, que j'ai adopté, pour *Tchinghiz*, l'étymologie consacrée du mot archaïque mongol *Tching*, « ferme, inflexible »; mais, plus que probablement, le vrai sens est le même que celui du vieux turc *El, Ili*, « illustre », titre que la stèle de Keul Tékine donne à la Chine et à son Empereur.

grande concavité du Fleuve-Jaune. Il les avait rejetés au delà des Marches, réuni par un immense travail les ouvrages de défense locale que les sept royaumes avaient élevés contre les Barbares : c'est le *mur long de dix mille lis*, la fameuse Grande Muraille (214-204 av. J.-C.). L'archimandrite Palladius, passant la Grande Muraille, décrit l'aspect sinistre des Marches, bosselées par les squelettes des forteresses mortes, et leur paix profonde, et ce grand silence, après le fracas de tant de batailles et d'assauts.

« De Kyng-Yong Koan jusqu'à la Grande Muraille, pendant douze verstes, la route suit un défilé étroit et sinueux qui s'élève graduellement. Partout, dans ce défilé, ce ne sont que créneaux, tours, ruines ou vestiges de murailles. Les torrents ont creusé dans le défilé un large et profond ravin, parfois des murs entiers et d'anciennes galeries ont été emportés par les eaux... Le défilé se resserre de plus en plus, et finit par s'élever en pente raide jusqu'aux portes de la Grande Muraille<sup>1</sup>... L'énorme place d'armes de Kyn-Yong Koan, se dessinant en ligne sinueuse sur les monts et les rochers, les ruines d'ouvrages fortifiés, qu'on rencontre à chaque pas, les tours de garde restées intactes, les abris des sentinelles de guerre, tout ici rappelle les temps héroïques de la Chine et ses luttes avec les barbares du Nord<sup>2</sup>. »

Des mercenaires turcs, à la solde de « l'illustre Nation », servaient de guetteurs, soutenaient l'alarme et le premier choc de leurs compatriotes insoumis. Lorsque, entre le ciel bleu et la terre sombre, les tourbillons de poussière jaune voilaient le jour, aux beffrois de la Grande Muraille les gardes-frontière turcs sonnaient le tocsin sur leurs gongs de bronze. Ils s'appelaient eux-mêmes *Ongtoutouk*, qui signifie,

1. Le voyageur va de Pékin à Kiakhta et, par conséquent, de l'intérieur de la Grande Muraille à l'extérieur.

2. L'archimandrite Palladius, *Deux traversées de la Mongolie*, p. 11-12.